

## Pourquoi le français ?

Ian Monk

Le fait que je me suis mis à écrire de la poésie en français (tout en continuant à écrire en anglais) tient plutôt à la chance, ou à la concurrence décalée de plusieurs circonstances.

Je suis arrivé en France car je cherchais une poste de formateur en langue anglaise (j'aurais pu atterrir en Italie, au Japon, n'importe où). À l'époque, je parlais à peine le français et ne l'appréciais pas vraiment (j'avais séché mes cours au lycée) et je n'avais pas l'intention de rester en France très longtemps (le destin en a voulu autrement mais, mais cet aspect de l'histoire ne vous regarde pas...). Une fois installé à Paris, je me suis quand même mis à apprendre cette langue (puisque j'étais là et la littérature française avait une très bonne réputation) avec application, lisant tout et n'importe quoi avec un *Harrap's* sur mes genoux, le *Bescherelle*, *Le Bon Usage*, etc. à portée de la main, mais aussi en essayant de parler avec les gens dans les bistrots. Une approche mélangée qui devait porter ses fruits plus tard.

Mon niveau de français (à la lecture en tout cas) progressait très vite (le fait d'avoir étudié le Latin à la fac m'aidant) et, au bout de quelques mois, j'ai commencé à lire Baudelaire, Mallarmé, Proust... puis j'ai découvert l'œuvre de Georges Perec et, du coup, l'existence de l'Oulipo. Les travaux de ce groupe m'intéressaient au plus haut point car, de mon côté, je cherchais, plutôt en vain, un moyen de réinjecter un aspect formel dans la poésie, sans reprendre les anciennes formules de la métrique et de la rime, étant donné que le vers libre semblait omniprésent (surtout dans la poésie anglo-saxonne) et que je trouvais cet état de fait exaspérant.

Vers cette époque, comme défi, j'ai traduit *Les Revenentes* en anglais, tout en respectant la contrainte, et par miracle j'ai réussi à le faire éditer au Royaume Uni, avec deux autres ouvrages de Perec. En même temps, j'ai commencé à jouer avec quelques contraintes oulipiennes (en anglais), que j'ai montrées à l'éditeur de mes traductions, qui m'a dit que je devrais les envoyer à Harry Mathews.

Pour abrégé, par la suite, je suis devenu membre de l'Oulipo, toujours sans avoir écrit un seul mot en français (à part les listes de courses et quelques cartes postales), mais comme je voulais participer pleinement aux activités du groupe (notamment les lectures publiques tous les mois à Jussieu, à l'époque), je me suis forcé à le faire. Pas évident. Mon premier texte, que j'ai lu devant deux cents personnes, le cœur dans les talons, la voix blanche, était plutôt nul. Mais, têtu comme je suis, j'ai persisté. Le deuxième était un peu mieux. Le quatrième chaudement applaudi. Et puis, j'y ai pris goût. Le fait d'écrire dans une langue étrangère me libérait d'une grande partie du bagage culturel que je traînais depuis des années, et j'avais la très nette impression de pouvoir faire ce que je voulais, comme je voulais et avec les mots que je voulais, dans une langue que je n'aimais pas particulièrement (enfin, pas plus que les autres). Alors que nous sommes souvent, je crois, un peu coincés par rapport à notre culture et notre langue natales, et n'osons pas faire certaines choses, car elles ne correspondent pas à ce que nous attendons de la « poésie ». Puis, contrairement à Cioran, je ne trouvais pas cette langue « sclérosée » du tout, grâce à ma fréquentation de cafés, sans doute, et à la découverte de Céline (je ne connaissais pas encore la suite de son histoire politique). Et avec une certaine jubilation, je commençais à écrire ce qui allait

devenir *Plouk Town*, dont j'ai lu des extraits devant un public d'oulipophiles souvent horrifié par ce que je faisais de la belle langue de Molière et des techniques oulipiennes. Mais avec une solide minorité d'entre eux qui appréciait ma démarche, et aussi avec le soutien de mes camarades dans le groupe. Cette expérience m'a aussi libéré en anglais, me transformant en un poète assez différent de celui que j'étais avant, m'autorisant ainsi les choses que je n'aurais jamais osé faire auparavant (et, non, je ne me auto-traduis pas).

Ian Monk

Poète anglais né à Londres, il est membre de l'Oulipo. Ses livres de poèmes sont publiés par Cambourakis (*Vers de l'infini*, 2017 ; *Plouktown*, 2007), et récemment chez Isabelle Sauvage (*PQR*, 2021).